LES AMIS DE FRANZ STOCK

70e anniversaire de l'ouverture des cours au Séminaire des Barbelés

La genèse du séminaire des barbelés

Conférence prononcée par Stéphane Chmelewsky, président des *Amis de Franz Stock*,
le 12 septembre 2015 à 15H00

Soixante-dix ans pratiquement jour pour jour après le début des cours qui y ont été dispensés, je vais évoquer la genèse du séminaire des Barbelés. Plutôt que d'exposer, au sens académique du terme, je vais essayer de raconter. Et pour vous permettre de mieux comprendre comment est née cette opération, je vous propose une évocation en trois tableaux qui mettent en scène les principaux acteurs de cette histoire.

Ier tableau

Nous sommes en 1943, dans le sud de la Tunisie, dans un camp de prisonniers allemands sous responsabilité française. Un ancien fortin aux murs blanchis a été converti à grand renfort de barbelés, à son nouvel usage. Les sentinelles, des tirailleurs tunisiens, ont observé en fin de matinée, un véhicule fatigué qui a passé la porte du fort dans un grand nuage de poussière. En est descendu un homme de grande taille, à la calvitie assez prononcée, sur l'uniforme duquel brillent les insignes de l'aumônerie catholique aux armées. Après un entretien assez long dans le bureau du commandant du camp, l'homme est maintenant en train de s'adresser à un groupe d'officiers allemands prisonniers qui, de par leur grade, assurent le commandement de l'ensemble des prisonniers. Du haut du parapet, la sentinelle la plus proche tend l'oreille pour essayer de comprendre ce qui se passe. Elle n'y arrive pas pour l'excellente raison que tout se passe en allemand. La seule chose qui est claire à ses yeux est que la discussion tourne mal. Le ton monte de plus en plus et les officiers allemands montrent maintenant le poing à l'aumônier en l'invectivant.

L'homme qui fait face avec beaucoup de dignité aux prisonniers qui l'accablent d'injures est allemand, comme eux. Le destin qui l'a amené en cette année 1943 aux confins du désert mérite d'être conté.

Il s'appelle Josef Walzer. Il est né en 1888 à Ravensburg, en Allemagne et s'est fait moine bénédictin. A trente ans, il est élu abbé de l'abbaye bénédictine de Beuron dans le Bade Wurtenberg. Sous son impulsion, celle-ci va se transformer à partir de 1930 en un des plus importants centres d'études théologiques, historiques et littéraires du monde germanophone. Dom Raphaël, c'est le nom de cet homme en religion, à la tête de sa communauté des 300 moines, prend rapidement conscience des dangers du national socialisme et se met à dénoncer vigoureusement cette idéologie. Ce même Dom Raphaël accueille à Beuron dès 1928 Edith Stein, philosophe juive convertie au catholicisme. C'est sous la direction spirituelle de Dom Walzer que celle-ci va accomplir le parcours qui va la mener au Carmel et à son martyre dans une chambre à gaz en 1942. Elle sera faite par Benoit XVI co-patronne de l'Europe et sera canonisée sous le nom de Ste Thérèse Bénédicte de la Croix.

Dom Walzer est à cette époque en rapport étroit avec Mgr Eugenio Pacelli, nonce apostolique en Allemagne entre 1917 et 1929, qui sera élu pape en novembre 1939 sous le nom de Pie XII. Il fait donc partie des cercles de l'Eglise catholique en Allemagne qui informent le Saint Siège des réalités du national socialisme dans son ascension vers le pouvoir. Son influence est donc telle que les autorités du IIIe Reich vont s'efforcer de la limiter par tous les moyens. A partir de 1935, une campagne de presse est entamée contre l'abbaye de Beuron et, en 1937, profitant d'un séjour de Dom Walzer en Egypte, le ministère allemand des cultes le déchoit de ses fonctions et lui interdit de retourner en Allemagne. Désormais exilé, l'ancien abbé de Beuron francophile de toujours, va se fixer en France où il sera aumônier à diverses congrégations religieuses à Paris. A la déclaration de guerre, il est interné en tant que citoyen allemand même si, dès 1939, il a sollicité la nationalité française. A la fin du mois de juillet 1940, il fuit, avec la communauté dont il s'occupe, à Lodève, en zone libre. Il fait bien : à peine arrivée à Paris, la Gestapo n'a rien de plus pressé que de perquisitionner son domicile à Meudon auquel elle se rend tout droit. Cela prouve à quel point les autorités allemandes suivaient de près même en exil, celui qu'elles considéraient comme un « ennemi du Reich ». En février 1941, sans attendre la ruée de l'occupant en zone libre, Dom Walzer quitte Lodève avec un groupe de Bénédictines pour Alger. Même de l'autre côté de la Méditerranée, il doit plus ou moins se cacher car les représentants allemands de l'antenne à Alger de la Commission d'Armistice le recherchent. Après le débarquement américain de novembre 1942 et les évolutions politiques qui aboutissent à la formation d'un comité français de libération nationale, puis d'un gouvernement provisoire sous l'autorité du général De Gaulle et de la France Libre qui accentuent la rupture définitive de l'empire français avec Vichy et son engagement définitif dans la libération de la métropole, il va devenir là-bas un conseiller écouté des autorités militaires françaises. Un de ses contacts privilégiés est le général Boisseau, qui vient d'être chargé des fonctions d'Inspecteur Général des Prisonniers de l'Axe, allemands et italiens capturés au cours des offensives alliées qui vont mettre fin aux visées d'Hitler et de Mussolini sur la Lybie et l'Egypte. Ce général va décider d'attacher Dom Walzer à l'Etat-Major général comme aumônier militaire avec rang de capitaine.

Voilà donc l'homme qui se tient face aux prisonniers de l'Afrika Korps et qui tente de les rappeler à leurs devoirs de chrétiens, ou d'hommes, tout simplement. La sentinelle n'a pas tort de s'inquiéter, la discussion devient violente. D'un côté, un expulsé, interdit de séjour en Allemagne depuis près de 6 ans, un des personnages qui ont peut-être compris le plus tôt et le plus en profondeur les fondements du national-socialisme, un prêtre, et de l'autre, ses jeunes compatriotes militaires, qui n'ont pas démérité et pour qui, même dans la situation qui est alors la leur, n'ont toujours pas compris que non seulement, le sort des armes leur était devenu contraire, mais aussi que l'idéologie et le nationalisme avaient conduit leur pays à sa perte et lui avaient fait commettre d'horribles crimes.

Or, c'est au cours de nombreuses visites semblables à celle-ci que prend corps peu à peu, chez le bénédictin, la conviction que ces jeunes gens, même en proie à leur rageuse hostilité, vont participer à la reconstruction de l'Allemagne de demain et que c'est ici et maintenant qu'il faut agir sur ces hommes déjà si profondément abimés par la guerre et ce qui l'a précédée. L'ancien abbé de Beuron, le prieur infatigable qui, partout où il est passé, a aidé les communautés à recruter et à fonder de nouvelles implantations, conçoit le projet d'arracher à l'atmosphère délétère des camps de prisonniers ceux de ses compatriotes qui avaient été mobilisés alors qu'ils étaient prêtres ou religieux ou qu'il étudiaient la théologie pour, s'ils l'acceptaient, les regrouper dans un camp spécial organisé en faculté de théologie. Et il se met au travail car malgré les rebuffades, de temps à autre, au cours de semblables visites, viennent à lui des croyants ou des incroyants qui, dans leur for intérieur, s'accommodent mal de la tutelle toujours présente dans les camps des membres du parti national socialiste ou des anciens cadres des Jeunesses Hitlériennes qui veulent obliger leurs compatriotes à croire aux chimères de la victoire et du Reich bâti pour mille ans. Parler à Dom Walzer ou seulement l'écouter dans ces conditions est bien compliqué pour ceux qui le souhaitent et peut leur attirer de brutales représailles.

Dom Walzer travaille infatigablement. Il plaida sans relâche cette cause auprès des autorités françaises et au cours de l'été 1943, environ 60 séminaristes allemands prisonniers de guerre sont rassemblés dans le bâtiment de Notre Dame du Mont, construit en 1935 par les Pères blancs à Rivet, localité située à 30 km au sud-est d'Alger. Dom Walzer, écrit l'un d'entre eux « donnait quotidiennement, de façon remarquable, des cours d'Ecriture Sainte, de dogmatique et de patrologie. En outre, trois ou quatre prêtres prisonniers, déjà expérimentés, donnaient de bonnes leçons de morale et de liturgie. C'était donc une faculté de théologie sérieuse qui dispensait par ailleurs une solide initiation à la prière et à la liturgie selon le modèle bénédictin, exactement comme à Beuron ».

Le Séminaire des Barbelés était en gestation.

IIe tableau

Le 2ème tableau de notre histoire prend place le 22 avril 1945, sur la route d'Orléans à Paris. Il y a deux personnes dans la voiture qui roule en direction d'Orléans, deux prêtres. Celui qui occupe la place du passager s'appelle Franz Stock. Il est prisonnier de guerre et vient de passer 9 mois dans un camp sous responsabilité américaine à Cherbourg. C'est pour cela qu'il regarde aussi avidement le paysage qui défile derrière les vitres la nature, les espaces de liberté dont il a été privé. Comme il l'écrira lui-même plus tard, l'ombre des grands arbres qui rayent la route évoque pour lui les toiles de Corot : « Les champs de part et d'autre de la route sont d'une incandescence violette comme les peignait Rousseau de façon si éclatante, tantôt des verts tendres des jeunes pousses de blé que la palette de tous les impressionnistes s'évertuait à saisir ».

Au volant, l'autre prêtre s'appelle Georges Le Meur. Lui est français. Tout en conduisant, certains de ses souvenirs lui reviennent en mémoire ; l'un d'entre eux, en particulier, l'obsède : il se souvient du jour où il a fait connaissance de son voisin dans une cellule de la prison de la Santé, en juin 1941. Les rôles étaient inversés. C'était lui, Le Meur, qui était alors détenu. Ce qui avait amené ce vicaire de Ste Agnès d'Alfort, dans la banlieue sud-est de Paris, dans une cellule, c'était sa participation active à la Résistance. Il fabriquait des faux papiers pour permettre aux jeunes français d'échapper au travail obligatoire en Allemagne ou à des prisonniers évadés des Stalags de camoufler leur retour en France, et Le Meur se remémorait le sentiment de fureur qui l'avait submergé lorsqu'il s'était trouvé face à ce grand blond – une tête de boche typique - qui, en soutane, lui avait déclaré dans un français presque parfait qu'il le visitait, comme les autres prisonniers, au nom de l'Archevêque de Paris. Il avait d'abord soupçonné, comme bien d'autres résistants emprisonnés, une ruse de la police allemande pour l'amener à trahir ses secrets. Mais il avait peu à peu discerné, par delà la retenue qu'imposait - d'ailleurs aux deux interlocuteurs - la présence probable d'oreilles indiscrètes, la foi profonde qui animait son confrère, serviteur du Christ, cette foi qui était l'illustration même de ce que Stock affirmait à tous en pleine guerre « aux yeux de Dieu, il n'y a ni Français, ni Allemand, ni Anglais, il n'y a que des chrétiens, et tout simplement, des hommes ». Que d'événements, que de distance parcourue depuis ces entretiens en prison ! En novembre 1945, Le Meur, qui s'était caché dans un presbytère jusqu'à la Libération car il était recherché par la Gestapo pour s'être évadé du train qui le déportait en Allemagne avait été nommé adjoint de l'abbé Rodhain qui dirigeait désormais l'aumônerie militaire et chargé d'une des deux branches de celle-ci, celle des prisonniers de l'Axe dont le nombre, au fur et à mesure de la progression du front en Europe, grandissait sans cesse. Au sein des armées françaises, le général Boisseau qui, vous vous en souvenez, avait autorisé Dom Walzer à visiter les prisonniers allemands dans les colonies françaises et organisé le séminaire du Rivet, était dorénavant en charge de l'ensemble des prisonniers de l'Axe.

L'idée d'étendre l'expérience de ce qui avait été tenté à petite échelle en Algérie à l'ensemble des prisonniers sous responsabilité française avec donc surgi chez Le Meur. Or, même si ce précédent du Rivet existait et fonctionnait, un nombre élevé d'obstacles avait dû être franchi pour en arriver au point où il en était, c'est à dire à rouler vers Orléans avec, à ses côtés, le

futur directeur du Séminaire des Barbelés. Et Le Meur repassait dans sa tête toutes ces étapes si difficilement franchies.

La première de ces difficultés tenait à l'opinion publique. Le transfert par les Alliés des prisonniers allemands au gouvernement français souhaité par celui-ci pour disposer de la main d'œuvre nécessaire à la reconstruction s'avère difficile à gérer. Au 15 mai 1945, il y avait 257 000 PGA sous responsabilité française. Au 1er octobre de la même année, ils étaient 870 000. Dans l'état de son économie, la France n'avait pas encore la possibilité de les nourrir. Dans des cas extrêmes, sous-alimentés, les prisonniers mouraient de faiblesse. La Croix-Rouge s'en était émue et avait ouvert une enquête. Or au même moment, l'opinion publique, déjà peu portée à s'émouvoir des malheurs de l'ennemi d'hier, découvrait les horreurs des camps de la mort en la personne des survivants qui commençaient à être rapatriés en France. Il avait donc fallu et il fallait plus que jamais, se disait Le Meur, faire avancer l'idée de ce séminaire qui impliquait un régime de faveur pour certains prisonniers allemands, avec une grande discrétion, et une prudence de tous les instants. En outre, l'Eglise catholique, qui soutenait cette initiative, était mal vue, non seulement par le parti communiste qui se plaçait en arbitre pour attribuer, selon les critères idéologiques qui lui étaient propres, des brevets de résistance ou de non résistance à l'occupant, mais encore, à l'autre bord de l'échiquier politique, par les chrétiens démocrates, qui étaient particulièrement soucieux d'épurer un clergé qu'ils accusaient, souvent plus à tort qu'à raison, d'avoir soutenu le régime de Vichy.

Enfin, Le Meur se remémorait-il les innombrables problèmes pratiques qui, heureusement, étaient en passe d'être surmontés.

Le principal avait été de savoir à qui confier la responsabilité du séminaire. Dans l'esprit de Le Meur, il ne pouvait s'agir que d'un prêtre allemand, mais encore celui-ci devait-il être indiscutable et indiscuté. L'idée de Franz Stock s'était imposée d'elle-même. Dieu sait que Le Meur avait pu prendre la dimension exacte du personnage qui l'avait visité deux fois en prison, lorsque, à la Libération, était remonté jusqu'à lui le concert de louanges des familles de fusillés à qui Stock avait, jour après jour, exécution après exécution, donné des nouvelles et rapporté les dernières paroles de leurs proches. La confiance totale dont Stock bénéficiait de la part de l'abbé Rodhain, son supérieur à l'aumônerie, celle de l'archevêque de Paris, le cardinal Suhard, qui avait vigoureusement plaidé pour placer Stock à la tête du séminaire, l'avaient encouragé à aller dans cette direction. Il avait enfin compris ce qu'il ne voyait pas dans le cadre de sa Résistance, c'est à dire que Stock était lié à l'archevêque de Paris par la connivence tacite de ceux qui avaient, pendant la guerre, joué le même double jeu. Le cardinal archevêque, avait été obligé de composer avec l'occupant et avec Vichy pendant qu'en cachette, il encourageait l'aumônerie des groupes de résistants, soutenait la réflexion des catholiques sur l'après-guerre, couvrait l'aumônerie des Français envoyés au STO, le travail obligatoire, ainsi que la confection de faux certificats de baptême pour sauver les enfants juifs. L'abbé Stock, pour ce qui le concerne, composait en permanence entre ses obligations d'aumônier de la colonie allemande et des forces d'occupation dans Paris, et la nécessité d'abuser la Gestapo qui se doutait bien de la tiédeur de son engagement idéologique, et l'exercice passionné de sa fonction de prêtre, sa francophilie, sa sincère admiration pour ces Français qui mouraient si dignement sous le feu des pelotons d'exécution. Le Meur pensait aussi à l'élan de sympathie du nonce apostolique à Paris, Mgr Roncalli, qui avait littéralement ouvert les bras à Stock en faisant sa connaissance lors de la visite qu'il lui avait rendue juste avant de partir pour Orléans. Oui, il était clair que le séminaire derrière les barbelés ne pouvait être dirigé que par une seule personne, l'abbé Franz Stock.

Si la question de « qui pouvait diriger le séminaire ? » avait été d'une certaine façon, facile à résoudre, le « où ? » et le « comment ? » continuaient cependant à poser problème. Un facteur demeurait inconnu : combien de prisonniers allaient-ils se porter volontaires pour entamer ou poursuivre des études ? Les circulaires qu'il avait adressées à tous les camps commençaient à faire effet. Le nombre de volontaires grossissait régulièrement mais personne ne pouvait savoir quand il s'arrêterait. Il y avait aussi le choix du lieu pour lequel la proximité relative de Paris était un

critère majeur car des communications aisées avec la capitale étaient indispensables. Mais Le Meur connaissait aussi l'importance qu'il y avait à identifier parmi les dépôts de prisonniers, celui qui était commandé par un officier français dont la sensibilité personnelle s'accommoderait de cette étrangeté militaire et administrative qui consistait à rassembler des ennemis pour leur permettre de reprendre des études, en l'occurrence, des études de théologie. Tous les officiers de l'époque n'étaient pas pénétrés de la nécessité de tendre la main à l'ennemi vaincu pour mieux vivre ensemble dans une Europe future enfin pacifiée. Il se trouva cependant un officier chez qui cette tâche correspondait à ses convictions intimes. Il s'appelait Laurent Gourut et commandait le Dépôt n°51 installé dans la caserne Dunois, à Orléans. C'est donc ce lieu qui fut retenu. En fait, le Commandant Gourut qui a orienté le choix d'Orléans pour abriter le séminaire, sera muté assez rapidement : la hiérarchie militaire lui confie un dépôt beaucoup plus vaste, qui n'est autre que celui où nous nous trouvons. La personnalité du Commandant Gourut aura donc attiré le séminaire à Orléans puis à Chartres.

Mais ce qui occupe le plus les pensées de l'abbé Georges Le Meur, ce sont des considérations plus terre à terre, mais bien compréhensibles dans le contexte de l'époque : comment faire manger à leur faim les futurs séminaristes, ou, plus exactement, comment alimenter des jeunes gens qui vont en permanence avoir besoin de toute la concentration intellectuelle nécessaire pour étudier des matières et des sujets fort complexes ? En effet, la ration alimentaire définie par le règlement place le nombre de calories nécessaires aux prisonniers qui n'effectuent pas de travail physique, bien au-dessous de la norme réservée à ceux qui sont dans les champs ou sur les chantiers. Le Meur pressent toute la difficulté de cette question du ravitaillement : à cet instant il ne sait pas encore que, dans les premières semaines à Orléans, son voisin, l'abbé Stock, va faire coudre deux grandes poches à l'intérieur de sa soutane et qu'il ira quémander des vivres dans les couvents, auprès des paroisses, lors de sorties qui seront bientôt quasi quotidiennes, sous l'escorte d'un appelé français porteur d'un fusil, et que son retour sera guetté par les prisonniers séminaristes tenaillés par la faim, qui se demandent, angoissés, ramène-t-il quelque chose, marche-t-il courbé ? Voilà ce qui occupe l'abbé Le Meur tandis que la voiture file vers Orléans dont les premières maisons apparaissent déjà. Echange de regards avec l'abbé Stock : la détermination que chacun lit dans les yeux de l'autre les rassure mutuellement sur l'avenir.

-IIIe tableau-

Nous sommes le 17 août 1945. Les séminaristes ont voyagé depuis Orléans dans deux wagons de chemin de fer qui leur ont été affecté pour le transport. Ils commencent à franchir la porte principale ; le Commandant Gourut se tient près de celle-ci pour accueillir officiellement les séminaristes. L'un d'entre eux décrit cette arrivée de la façon suivante : « C'est avec une vraie joie sur le visage que nous passons la grande porte devant Monsieur le Commandant qui nous salue militairement. Un officier qui salue n'est pas en soi quelque chose de spécial pour nous. Mais dans ce cas, nous ressentons quelque chose que nous n'avons ressenti que très rarement. Cet homme nous salue réellement ».

Les séminaristes sont alors à peu près 120. Ils espèrent beaucoup de ce transfert d'Orléans à Chartres où la situation était devenue intenable au point qu'une délégation d'entre eux était venue un jour Franz Stock pour lui demander de mettre fin à l'expérience du séminaire. Ce n'était pas que les raisons qui les avaient poussés à se porter volontaires eussent disparu, au contraire, l'atmosphère entre séminaristes et enseignants était excellente et une véritable communauté était en train de s'instaurer. Mais la sous-alimentation permanente, l'absence d'espace séparé dédié aux séminaristes, la jalousie des prisonniers allemands « normaux », le harcèlement des sous-officiers français refusant dans leur for intérieur de traiter à part les prisonniers séminaristes et de respecter leur statut particulier, semblait avoir miné les certitudes les mieux ancrées. C'est à ce moment-là que Le Meur et Stock s'étaient mis à rechercher un

nouvel endroit où le séminaire serait plus séparé de la vie et des rythmes imposés à l'ensemble des prisonniers. Ces recherches avaient rapidement abouti à choisir le camp 51 dont le Commandant Gourut avait dorénavant la responsabilité, après avoir eu celle d'Orléans. Cet officier à l'âme élevée avait la conviction que la main devait être tendue à l'ennemi d'hier pour l'aider à se ressaisir spirituellement, mais en même temps il savait parfaitement qu'il n'était pas en mesure d'offrir aux séminaristes les conditions matérielles qui pourraient réellement les aider. Personne n'a retenu les propos que le Commandant Gourut adressa ce matin-là au nouveau contingent ; mais il est probable que le commandant du dépôt utilisa pour la première fois le mot de « sacrifice ». Ce mot lui était, en effet, familier car chaque fois qu'il avait à expliquer aux séminaristes les difficultés d'installation et de fonctionnement du séminaire, il leur demandait de prendre sur eux, de consentir des « sacrifices ». Il faisait ainsi prendre conscience aux apprentis théologiens que, dans cette opération, Allemands comme Français avaient quelque chose à sacrifier. Les Allemands, leur liberté, leur humiliation, parfois leur sentiment de révolte ou de ressentiment ; les Français, un légitime sentiment de revanche. Quoiqu'il en soit, il semble qu'à la longue le Commandant Gourut ait été surnommé par les prisonniers « commandant Sacrifice », tant ce mot revenait souvent dans ses propos. On peut d'ailleurs penser qu'il usait de la même image vis à vis du régiment qui assurait la garde des dépôts d'Orléans et du Coudray Morancez, le 95ème RI, composé en grande partie de FFI de la région qui s'étaient engagés dans l'espoir de poursuivre la guerre sur le sol allemand et qui supportaient mal le rôle de gardien de camp qu'il leur était dévolu.

Auprès du Commandant Gourut, se tient l'abbé Joseph Johner. Né en 1918 à Mulhouse, ordonné prêtre en avril 1944, il achevait ses études lorsque Le Meur obtint de l'évêque de Strasbourg qu'il vînt à Orléans où la présence d'un officier de liaison français était réclamée par Stock lui-même. Johner est devenu son adjoint à la tête du séminaire. En ce moment, il calcule déjà comment il va pouvoir, dans la nouvelle situation du séminaire exercer les actions entamées à Orléans : amélioration du ravitaillement, approvisionnement du séminaire en fournitures scolaires, liaisons extérieures avec l'aumônerie militaire, le Secours Catholique lorsqu'il aura été institué, démarches de toutes sortes. Mais il mesure surtout l'importance des travaux à faire dans le bloc 1, qui occupe une surface de 2 ha pour y installer le séminaire. Les travaux les plus considérables sont à réaliser dans le bâtiment où nous nous trouvons. C'est l'abbé Johner qui va trouver les matériaux nécessaires - ce qui est particulièrement ardu à la mi-1945 - pour élever les murs de séparation entre ce qui sera la chapelle, le dortoir, la salle à manger et la salle d'études. Cinq grandes fenêtres sont percées, la tribune et l'autel aménagés. Des chemins sont tracés, des espaces sont drainés à l'extérieur entre les différents baraquements. Le 2 décembre suivant, la chapelle où nous nous trouvons est bénie par Mgr Harscouët, évêque de Chartres.

Au moment où ils entrent pour la première fois dans le camp, les théologiens prisonniers ont un regard pour les miradors qui l'entourent. Ces miradors sont occupés ce jour-là par des hommes du 3ème bataillon du 95 Régiment d'Infanterie. Mais depuis 1940 se sont succédées sur ces plates-formes des sentinelles allemandes gardant les prisonniers du 26ème régiment de tirailleurs sénégalais dont Jean Moulin avait défendu l'honneur en juin 1940, en refusant de reconnaître leur responsabilité dans des exactions commises en réalité par l'armée allemande. Les occupants, après avoir roué de coups le jeune préfet, l'avaient enfermé pour la nuit dans une cellule avec un des « nègres » comme ils disaient, en pensant l'amener ainsi à signer. Ces sentinelles allemandes ont fait place à la Libération à la *Military Police* américaine jusqu'à ce que le Dépôt 51 passe entre des mains françaises. Mais le séminaire inaugure une ère nouvelle : les sentinelles des miradors qui sont sur le périmètre du bloc n°1vont bientôt être retirées : les séminaristes ont donné leur parole de ne pas s'évader et, de fait, pendant les deux années de fonctionnement du séminaire, on ne notera aucune évasion.

Une troisième personne, un prêtre en soutane, observe l'arrivée des prisonniers. Il s'agit du chanoine Pierre André, secrétaire de l'évêque de Chartres, qui va être l'animateur, le maître d'œuvre principal du soutien apporté par les communautés religieuses et toutes les instituions diocésaines au séminaire des Barbelés. Sa bicyclette est appuyée contre un mur, non loin de là. Toujours pressé, sa soutane volant autour de lui, il se fait fort, en plusieurs occasions, d'obtenir l'accord de son évêque avant même de lui exposer la demande qui lui a été faite à propos du séminaire, tant sa proximité intellectuelle avec son évêque est grande. Il sait déjà qu'à l'agenda du lendemain du jour où se passe cette scène, Mgr Harscouët sera le premier évêque à se rendre au séminaire pour la première des onze visites qu'il y effectuera au cours de deux années de son existence. Il s'adressera toujours aux séminaristes en les appelant « mes chers enfants » et, le lendemain 18 août, au milieu des gravats qui encombrent encore ce bâtiment, va serrer la main à chacun des prisonniers présents, donnant ainsi à comprendre, comme le dira l'un d'entre eux, qu'ils faisaient déjà partie, à ses yeux, d'une communauté chrétienne de théologiens qui transcendait les frontières.

Le dernier rang de prisonniers a passé la porte. Le Commandant Gourut a rendu son dernier salut ; la vie du séminaire à Chartres commence.

Je n'aborderai pas aujourd'hui l'histoire du séminaire en fonctionnement. La suite des commémorations que nous entamons aujourd'hui et qui s'étalera sur deux ans nous donnera amplement l'occasion de le faire, j'espère ensemble. Je voudrais cependant conclure mes propos sous la forme d'un quatrième tableau. Ce tableau-là, je n'ai pas besoin de vous le décrire car vous l'avez sous les yeux. Il prend place aujourd'hui, 12 septembre 2015. Les héros vous sont bien connus. Il s'agit de vous, qui m'écoutez, de tous ceux qui sont là, *Amis de Franz Stock*, ecclésiastiques, témoins de l'époque, amateurs d'Histoire, observateurs des relations franco-allemandes dans le cadre de la construction européenne. Et je crois que nous tous, héros mis en scène dans ce quatrième tableau, quelles que soient les raisons qui nous rassemblent ici, nous sommes en train de nous demander : que vaut cette histoire ? Quelle signification cette évocation peut-elle avoir ? Donnons-nous à l'existence de ce bâtiment, témoignage d'une époque révolue, toute l'importance qu'elle mérite ? N'avons-nous pas le devoir d'étudier et de faire connaître ce fait sans précédent dans les annales de l'histoire, lorsqu'une nation a trouvé assez de force et de retenue pour aider son ennemi de la veille à se reconstruire, même si cela s'est fait à une échelle modeste? N'avons nous pas l'obligation morale, non seulement de faire connaître cet épisode, mais encore de nous demander en quoi cet exemple pourrait nous être utile et comment il pourrait nous inspirer dans le monde où nous vivons aujourd'hui. Aurions-nous la force d'aider de la sorte, si - ce qu'à Dieu ne plaise - de telles circonstances se présentaient, un ennemi défait ? Saisirons nous la chance que représente, pour ce département, pour cette région, pour notre pays et pour notre Europe ce symbole de réconciliation ? A nous, Mesdames, Messieurs, qui en sommes les acteurs, de définir la signification de ce quatrième tableau. Puisse, en tout cas, l'exemple du Séminaire des Barbelés nous inspirer. /.